

Kazimierz Jurczak

Université Jagellonne
de Cracovie

LE DESTIN DU PHILOSOPHE
AUX TEMPS MÉDIOCRES.
DÉSACCORDS AUTOUR DE
L'ŒUVRE ET DE LA BIOGRA-
PHIE DE CONSTANTIN NOICA

A philosopher's fate in poor times. Disagreements about the work and the biography of Constantin Noica

ABSTRACT

In the last 25 years, polemics about Constantin Noica multiplied. For a significant part of the Romanian intellectual élite, he is an exceptional philosopher, maybe the most representative of the Romanian culture in the 20th century. For a little one, his work and his activity represent the “embodiment” of all the critical problems of Romanian culture in the last century. A few scholars criticize philosopher's ideological options, toward authoritarianism and totalitarianism.

In my paper, I present an intellectual profile of the philosopher by revisiting his ontology. I strongly agree with Ion Ianoși, who stressed that the philosophy of Noica is mainly based on the traditionalism. From this perspective of interpretation, Noica remains a controversial author, but reveals himself as one of the most consistent Romanian philosopher from the last century, who preserved his views till the end of his life.

KEY WORDS: Noica, Romania, totalitarianism.

Constantin Noica en tant que philosophe et essayiste est sans doute moins connu en dehors de la Roumanie que ses deux contemporains – Cioran et Eliade. Pourtant, son cas est beaucoup plus intéressant, aussi bien dans sa dimension biographique que dans sa dimension intellectuelle. Cette situation fut déterminée par la décision de Noica de rester, après la guerre, dans le pays qui se trouva sous contrôle soviétique. En tant que fils d'un propriétaire terrien et ancien sympathisant de la philosophie idéaliste (marié en plus à une citoyenne britannique), Noica ne pouvait pas compter sur l'indulgence du pouvoir communiste. Malgré son « auto-dénonciation » en 1946 devant la cour populaire, il fut détenu en résidence surveillée à Câmpulung Muscel. En 1958, il fut passé avec d'autres intellectuels devant le tribunal et fut condamné à vingt-cinq ans de prison (il sera libéré en 1964 dans le cadre de l'amnistie pour les prisonniers politiques)¹.

¹ Dans le procès du groupe appelé Noica-Pillat ont été condamnées 23 personnes, entre autres A. Acterian, S. Lăzărescu, Al. Paléologue, N. Steinhardt, M. Sadova-Acterian, V. Streinu. Le procès faisait partie de la dernière vague de répression menée sur l'ordre de Gh. Gheorghiu-Dej, provoquée par l'Insurrection de Budapest de 1956 et les tentatives de la déstalinisation spontanée faites par une

Dans l'entretemps, Cioran et Eliade font en émigration une carrière internationale déjà dans les années 50 du XX^e siècle ; le premier – en tant qu'exceptionnel essayiste d'expression française, le second – en tant qu'historien des religions et anthropologue culturel. Après la guerre, Noica ne publie son premier livre qu'en 1969 (*Douăzeci și șapte trepte ale realului*) ; les livres précédents ont été publiés encore en 1944 (*Pagini despre sufletul românesc* et *Jurnal filosofic*). La génération de Noica, stimulée intellectuellement et engagée socialement dans les années 1930, est très talentueuse mais émotionnellement immature. Cette dernière caractéristique ne devrait pas étonner chez Eliade, Cioran, Noica et d'autres qui étaient des jeunes d'une vingtaine d'années à l'époque et pourtant, elle est obstinément ignorée par les participants des débats contemporains sur les enchevêtrements idéologiques de leurs biographies². Noica n'a que dix ans quand, au lieu de l'ancien Royaume de Roumanie (monarchie issue de l'union entre la Valachie et la Moldavie), apparaît la Grande Roumanie, tandis que l'Europe, révoltée et fatiguée de la guerre, est embrasée par un paroxysme de « la nouvelle spiritualité » anti-libérale. La politique de la grande puissance, promue par des milieux gouvernementaux roumains et qui n'a rien à voir avec des problèmes sociaux dramatiques et les faiblesses du jeune État, ainsi que l'impact des nouvelles idéologies (fascisme italien, bolchevisme, nazisme) et les concepts philosophiques et politiques considérés comme une réelle alternative à l'ordre social bourgeois (F. Nietzsche³, O. Spengler⁴, J. Evola⁵), provoquent, chez ces jeunes gens, aussi bien de la frustration que du renforcement intellectuel, doublé d'une certaine mégalomanie.

Parmi les trois intellectuels roumains mentionnés ci-dessus, considérés comme les plus grands au XX^e siècle, c'est Noica qui représentait, dans sa jeunesse, l'attitude la moins politique. L'une des explications plausibles de cette situation est l'intérêt de Noica pour la « pure philosophie » et son plan ambitieux visant à créer sa propre théo-

partie des milieux politiques et des milieux intellectuels. Parmi les accusations portées contre Noica il y avait entre autres : maintenance des contacts avec des « réfugiés de la Garde de fer », c'est-à-dire avec Cioran et Eliade et la diffusion dans le pays de leurs écrits et de ses propres textes « contre-révolutionnaires » consacrés à Goethe et à Hegel, et l'essai de publier à l'étranger de ses ouvrages philosophiques. Le procès (en février 1960), dans lequel il a essayé de prendre la « faute » sur soi, fut précédé de deux ans d'interrogatoire brutal. Les condamnés ont commencé à être déjà libérés depuis 1961 ; Noica, le dernier, a quitté la prison en 1964. Voir entre autres : Ianoși 2006 et Tănase 1997.

² Un exemple typique pour cette approche est pour nous le livre d'Alexandra Laignel-Lavastine, *Cioran, Eliade, Ionesco. L'oubli du fascisme* (2002). Contrairement à ce qu'écrivent parfois ses critiques roumains, l'auteure ne falsifie pas des faits historiques, mais démasque « l'évolution idéologique spectaculaire et dramatique de la jeune génération » (p. 27), en traitant le terme « jeune » en tant qu'insignifiante métaphore historique et culturelle. En effet, cette approche devient unilatérale et donne, à notre avis, la fausse impression que la voix de la Jeune Génération est la plus importante à l'époque et que son influence intellectuelle est plus grande que celle de l'ancienne génération représentée par le polyhistorien et l'homme politique actif, N. Iorga.

³ Sur le sujet de la réception des idées de Nietzsche en Roumanie de l'entre-deux-guerres, voir Gorgoi 2000. Bien que ce travail soit schématique, il reste le seul dédié à ce thème-là.

⁴ À la fin de sa vie, Noica va polémique vivement contre Spengler (dans l'essai posthume *Despre demnitatea Europei*, 1993), à l'égard duquel il gardait déjà dans sa jeunesse de manière sceptique ses distances, contrairement à Eliade, et surtout à Cioran.

⁵ Les relations intellectuelles entre Eliade et Evola sont décrites entre autres par : Florin Țurcanu (2003). Sur Evola lui-même, voir entre autres Mikolajko 1998.

rie ontologique. La réalité politique ne pouvait en aucun cas remplacer la transcendance, ni être la source de son origine.

Dans le *Journal philosophique* [*Jurnal filosofic*], rédigé pendant les années de guerre 1939–1944, Noica revient, à plusieurs reprises, à l'idée de « l'École où rien ne sera enseigné au sens littéral » et laquelle sera fréquentée par les jeunes gens désirant « se libérer de la tyrannie des professeurs »⁶. L'auteur révèle aussi très tôt son enracinement intellectuel dans « les deux grandes philosophies » : la grecque et l'allemande. La première « a découvert l'être par le rejet de l'existence », tandis que la deuxième – « en incorporant l'existence dans sa réflexion, a atteint la découverte de l'esprit » (Noica 1990 : 30). Le philosophe restera conséquent jusqu'à la fin de sa vie dans son admiration pour les Anciens et l'idéalisme allemand ; il réalisera en plus son rêve obsessionnel de fonder une École étant une version contemporaine de l'Académie de Platon, quand dans les années 70 et 80 ses séminaires à Păltiniș, près de Sibiu, réussiront à rassembler un groupe de jeunes gens remarquablement doués (A. Pleșu, S. Vieru, A. Cornea, V. Stoichiță, G. Liiceanu, Th. Kleininger et autres) ; il y a pris, de manière efficace, soin de leur développement intellectuel.

Dans sa jeunesse, Noica essayait de pratiquer de la philosophie indépendamment de l'entourage politique et de la conjoncture culturelle ; il le fait de manière conséquente et professionnelle (bien que lui-même ait sursauté d'irritation à ce terme), en devenant l'un des premiers auteurs roumains qui méritent le nom de philosophe⁷. La preuve en sont ses travaux publiés dans les années 30 : *Mathesis sau bucuriile simple* (1934), *Concepte deschise în istoria filosofiei la Descartes, Leibniz și Kant* (1934), *De caelo. Încercare în jurul cunoașterii și individului* (1937), *Viața și filosofia lui René Descartes* (1937).

La thématique des textes juvéniles de Noica n'annonce pas encore la conception et les idées du Noica tardif, elle montre pourtant la détermination par rapport à la pratique de la réflexion philosophique. Par contre, la question reste ouverte de savoir si le jeune philosophe est conscient de la nécessité de garder ses distances vis-à-vis des controverses politiques et sociales courantes, éloignées des subtilités philosophiques de l'ontologie.

La situation n'est pas facilitée par le laconisme avec lequel Noica se rapportait à sa biographie après être sorti de la prison communiste. Bien que dans son ouvrage *Six maladies de l'esprit contemporain* (*Șase maladii ale spiritului contemporan*, 1978) il suggère qu'à l'âge de vingt-cinq ans (alors en 1934) « il s'est retiré volontairement de toute sorte de l'engagement » (Noica 1978 : 96), les faits historiques contredisent cette déclaration.

⁶ *Jurnal filosofic* a paru en 1944, tandis que sa prochaine édition, dont nous nous servons, ne paraît qu'en 1990 (Noica 1990 : 7–8). Sauf si, mentionnées autrement, toutes les traductions nous appartiennent.

⁷ Nous formulons ce constat avec la conscience que pour les historiens roumains de la philosophie il serait au moins controversé, même inacceptable. Pourtant, à notre avis, ni Vasile Conta (1845–1882), considéré communément en tant que premier philosophe moderne roumain, ni Constantin Dobrogeanu-Gherea (1855–1920) ou Garabet Ibrăileanu (1871–1936), ne répondent pas aux exigences imposées d'habitude aux créateurs de la pensée philosophique. Cependant, un tel essai est déjà entrepris par Mircea Florian (1888–1960) et Lucian Blaga (1895–1961). Les écrivains (Mihail Eminescu, 1850–1889) et les essayistes (Titu Maiorescu, 1840–1917) du XIX^e siècle peuvent être considérés tout au plus en tant que commentateurs habiles de la pensée philosophique étrangère.

Dès le début des années 1930 Noica pratique, de manière assez intensive, le journalisme qui peut-être ne devrait pas être nommé « engagé », mais « intellectuel », bien que certains titres de ses textes puissent suggérer quelque chose de différent (p.ex. *Propun o revoluție* [*Je propose une révolution*], 29.12.1933). Pourtant, l'auteur fait des efforts pour souligner son attitude apolitique, ou plutôt – surpolitique. La situation change en 1938 qui est une année décisive, lorsque Charles II de Roumanie impose la dictature royale et met fin à l'activité de la Garde de Fer de Zelea-Codreanu. Face à la confrontation politique, qui a apporté au début la supériorité à la camarilla, Noica déclare son appui à l'idéologie de la Garde de fer en tant que celle qui pouvait éliminer « le parasite des entrailles de l'être roumain »⁸ et guérir la nation à l'aide de la souffrance et du sacrifice. Le 3 septembre 1939, il note à Paris dans son *Journal philosophique* : « Choisir ? Entre qui et qui, entre quoi et quoi ? Je suppose d'avance que je suis du côté des vaincus » (Noica 1990 : 34). Compte tenu de la date de cette note assez particulière (le déclenchement de la Seconde Guerre mondiale), la phrase est extrêmement ambiguë ; cependant, l'une de ses significations peut se rapporter à la situation politique en Roumanie, où la Garde de Fer est encore soumise à la répression politique déclenchée après l'assassinat politique des chefs de l'organisation fait sur l'ordre du roi en automne de l'année précédente. En août 1940, malgré l'objection antérieure de censure, Noica rédige une publication de quatre pages, *Adsum*, où il n'insère que ses propres textes intitulés d'une manière peu sophistiquée, mais significative : « Le siècle du collectif, donc – des élites », « Le siècle de l'homme vivant », « Spiritualité et mort ». Dans ce dernier, il fait la critique essentielle de la démocratie comme « système réactionnaire » et se déclare pour les « révolutions spirituelles » basées sur la « mystique de la mort ». À ce moment-là, la conjoncture politique est déjà significativement différente : en été 1940 le gouvernement de Gigurtu initie l'action de l'amnistie et de la réhabilitation des membres de la Garde de Fer, tandis qu'en septembre, après l'abdication de Charles II et la prise de pouvoir par Ion Antonescu, à côté de celui-ci, la Garde de Fer commence à gouverner le pays.

L'engagement équivoque de Noica du côté de l'idéologie de l'extrême droite, dont le point culminant se produit au moment de son entrée à la rédaction de l'organe officiel de la Garde de Fer, *Buna Vestire* [*L'Annonciation*] (il est vrai qu'il n'y travaille que quelques semaines, mais en tant que rédacteur en chef), sera utilisé à l'avenir comme un argument principal pour accuser le philosophe des idées anti-démocratiques et des sympathies pro-totalitaires. Sans aucun doute, elles doivent être qualifiées ainsi et il serait futile d'essayer de trouver des « circonstances atténuantes » ; en fonction des valeurs professées, on peut considérer les années 1938–1940 comme un moment de folie collective d'une grande partie des élites roumaines, ou – au contraire – comme la période de leur engagement réel, honnête et relativement désintéressé dans les affaires publiques. Les avis sur Noica en tant qu'intellectuel et en tant que personnage public, formulés dans le débat mené après la chute du communisme (principalement en Roumanie, mais non seulement en Roumanie), se trouvent d'habitude sur ces pôles interprétatifs éloignés en réduisant ainsi inévitablement la dispute à la dimension idéologique

⁸ « Între parazitul dinafară și parazitul dinăuntru » [Entre le parasite de l'extérieur et le parasite de l'intérieur], *Vremea*, 30.01.1938 ; nous citons selon Ianoși 2006 : 24.

(Laignel-Lavastine) et en provoquant des réactions défensives de la part des adeptes de sa pensée philosophique, qui la traitent comme un trésor national censé ne pas pouvoir être soumis à la critique. L'un des représentants de cette dernière option, Ion Militaru, qui possède d'ailleurs une compétence philosophique respectable, formule les règles d'une « juste » approche des textes et de la biographie de Noica de la manière suivante :

Dans le cas de Noica il faut garder la bonne mesure. Il faut le juger pour ce qu'il était, c'est-à-dire le penseur de Păltiniș, auteur de nombreux livres, etc. Il n'est pas possible de séparer Noica de ses actes, c'est-à-dire de ses livres. Noica est inséparable des livres, il ne peut pas être jugé étant détaché de ses livres. Ses propres paroles, bien qu'elles soient très significatives, ne sont pas du tout prises en considération [et il le disait ainsi] : je n'ai aucune vie, ma vie est dans mes livres. Le renoncement de Noica au droit de posséder sa propre biographie n'est pas ici sans importance. Tandis que sa postérité apporte exactement le contraire. On raye ses livres et on lui attribue une biographie, souvent fictive. (Militaru 2001 : 134, traduction la mienne)

Quelles que soient les faiblesses de l'argumentation et la partialité non cachée exprimée dans le but de défendre à tout prix l'œuvre philosophique, l'auteur définit avec justesse le problème fondamental du débat autour du l'héritage intellectuel de Noica compris dans la question : est-il possible *versus* acceptable de suivre l'approche méthodologique impliquant le traitement séparé de la pensée et de la biographie du philosophe ?

Il n'y a aucune raison pour que les idées du philosophe exprimées dans ses ouvrages journalistiques de la période de sa jeunesse soient traitées comme une partie intégrale de la vision du monde comprise dans le projet théorique, sur lequel il travaillera avec conséquence et persistance dans les années de la maturité intellectuelle. À notre avis, le fait de considérer ces idées en tant que manifestation des recherches idéologiques du philosophe n'apporte rien de plus au débat ; nous sommes plutôt enclins à lire cet épisode de sa biographie en termes de faiblesse du caractère et d'inconséquence intellectuelle. Autrement dit, traiter Noica en tant qu'idéologue de la Garde de Fer à cause de ses publications dans *Buna Vestire* est, selon nous, un abus d'interprétation, ce qui ne change rien au fait que la biographie du philosophe contient un épisode de coopération avec ce mouvement. Il est difficile d'être d'accord avec la thèse radicale de Militaru sur l'insignifiance totale du contexte biographique et avec les accusations de falsification de la biographie de Noica qu'il porte contre les critiques du philosophe. Pourtant, le même risque réside dans la supposition de l'existence d'un lien nécessaire et inévitable entre les idées politiques du philosophe (ou même l'idéologie professée par lui) et les concepts compris dans ses textes philosophiques, comme semble le suggérer A. Laignel-Lavastine. Le fait qui nous détermine à nous pencher pour la relativisation de l'approche herméneutique par rapport à la pensée philosophique et l'activité publique de Noica est le contexte particulier apporté/imposé par le XX^e siècle. Et le cas du « penseur de Păltiniș » est difficile à interpréter, pour une double raison.

En prenant une décision lourde de conséquences de rester après la guerre dans la Roumanie communiste, le philosophe a opté pour la solution la plus difficile. Nous ne pensons pas ici seulement à la répression engagée contre lui et dont il devait être conscient. Il s'agit plutôt de la critique à laquelle Noica s'exposait consciemment en s'efforçant de pratiquer la philosophie dans les conditions de la censure totalitaire, en

essayant donc de naviguer entre la Charybde de l'indépendance intellectuelle et la Scylla de l'opportunisme et d'inévitables compromis conclus avec le pouvoir. Il suffit de rappeler les circonstances dans lesquelles, en 1978, a paru l'un de ses plus célèbres ouvrages : *Şase maladii ale spiritului contemporan* [*Six maladies de l'esprit contemporain*]. Après l'intervention de la censure, le livre fut publié en tant que *Spiritul românesc în cumpătul vremii* [*L'esprit roumain sur les balances du temps*], et *Şase maladii...* en est devenu le sous-titre. Cet excellent et brillant texte n'est pas consacré uniquement à « l'esprit du peuple roumain », mais à l'apogée du communisme national décrété par Ceauşescu, où chaque réflexion sur l'histoire, la philosophie ou la culture en général devait nécessairement inclure des références et des accents roumains⁹. Pour Noica ce roumanocentrisme imposé ne constituait pas probablement un fardeau particulier, puisqu'il publia au début des années 1970 trois grands essais consacrés exclusivement à la culture roumaine : *Rostirea filosofică românească* (1970), *Creaţie şi frumos în rostirea românească* (1973) et *Eminescu sau gânduri despre omul deplin al culturii româneşti* (1975). En 1978, les textes seront accompagnés encore de : *Sentimentul românesc al fiinţei*¹⁰. La clef de voûte idéologique et méthodologique de ce cycle est une tentative de découvrir la façon dont la sagesse populaire peut se transformer en une réflexion philosophique, en d'autres termes – une tentative de découvrir la voie par laquelle doit passer la « pensée roumaine » (*cugetul românesc*) avant qu'elle ne devienne « la spiritualité roumaine » (*spiritualitate românească*) (Ianoşi 2006 : 140–145). Alors la tentative de découvrir des idées nationalistes dans les textes de Noica des années 70 et 80 – ce que le susdit A. Laignel-Lavastine a déjà mentionné dans son livre *Constantin Noica : nationalisme et philosophie, ou le paradoxe roumain* (surtout dans le chapitre 6a, « Du culturalisme au roumanisme ») (Laignel-Lavastine 1998) – est pleinement autorisée. Le philosophe, fidèle à sa croyance à la valeur absolue de la culture constituant « la seule justification de l'existence de la nation et son seul laisser-passer à l'histoire universelle »¹¹ et, en même temps, sceptique à l'égard du modèle de la culture universelle des Lumières, relie d'une manière naturelle la réflexion sur le patrimoine

⁹ La réédition du livre de 1997 est déjà intitulée *Six maladies de l'esprit contemporain*.

¹⁰ Ce cycle de livres est nommé par I. Ianoşi „national” ; les livres portent des titres très difficiles à traduire. Cela est dû à la fascination de Noica par l'époque de la préhistoire de la culture des Roumains et aux prémices de leur langue ; Ianoşi nomme pertinemment cet intérêt la tentative « de créer sa propre ontologie basée sur la linguistique nationale ». Le plus problématique est le substantif *rostire* qui provient du verbe *a rosti*, ce qui veut dire : prononcer, articuler, parler. Pourtant, Noica associait ce mot avec un autre substantif – *rost* ‘sens, signification, essence des choses’. Ainsi, le terme *rostirea filosofică românească* représente quelque chose de plus que « la langue philosophique roumaine », puisque, conformément à l'intention de l'auteur, il ne se réfère pas seulement à la terminologie, mais à la manière d'exprimer son propre être. Les essais ultérieurs de Noica étaient intitulés de manière suivante : *Rostirea filosofică românească* [*Auto-expression roumaine dans la philosophie*] (1970), *Creaţie şi frumos în rostirea românească* [*Création et beauté dans l'auto-expression roumaine dans la philosophie*] (1973), *Eminescu sau gânduri despre omul deplin al culturii româneşti* [*Eminescu ou pensées sur l'homme complet de la culture roumaine*] (1975), *Sentimentul românesc al fiinţei* [*Le Sens roumain de l'existence*] (1978).

¹¹ Ireneusz Kania, *Constantin Noica : kultura jako projekt soteriologiczny*, préface du traducteur à l'édition polonaise de *Şase maladii ale spiritului contemporan* (*Six maladies de l'esprit contemporain*) : *Sześć chorób ducha współczesnego*, Kraków : Oficyna Literacka, 1997, p. 6.

culturel européen aux considérations sur la spécificité de « l'esprit roumain ». Et ces réflexions le conduisent vers l'absolutisation du phénomène roumain, auquel il donne un caractère exceptionnel qui résonne avec la doctrine du « protochronisme »¹², obligatoire dans les années 1970. Eh bien, Noica, au moins, accomplit l'universalisation des valeurs roumaines d'une manière intellectuellement sophistiquée, qui peut soulever des objections dans les conclusions, mais non dans la manière de présenter des arguments, ce qu'on ne peut pas dire de la plupart des autres textes similaires à cette époque-là (voir, entre autres, Tomiță 2007).

La question sur les raisons pour lesquelles Noica, avec son passé et sa fascination de la philosophie idéaliste, était pourtant « toléré » par le régime totalitaire de Ceaușescu, fut posée au début des années 1990 par Adrian Marino – un grand théoricien de la littérature et esthéticien (Marino 1992). L'une des réponses possibles, suggérées par l'auteur, serait « un modèle culturel-collaboratif » (Marino 1992, I : 14), réalisé par Noica sous le règne de Ceaușescu, et qui résultait de la conviction de la nécessité du compromis entre le créateur et le pouvoir totalitaire, tant que la forme des relations mutuelles devait être la cohabitation et non pas la résistance et la répression. La critique de l'Occident présente dans les textes de Noica et l'acceptation non critique – comme il semblait être le cas à l'époque – de sa propre patrie communiste, se rencontraient avec une réticence exprimée officieusement par une partie des milieux intellectuels autochtones et avec des critiques formulées à haute voix par quelques émigrants (I. Negoïțescu) encore du vivant du philosophe. Lui-même a réussi avant sa mort (en 1987) à répondre à ses adversaires dans sa dernière interview, qui ne sera pourtant publiée qu'en 1993. À la question du poète Petru Cărdă, s'il était d'accord avec l'accusation d'ignorer tout ce qui se passait en Roumanie, il a répondu :

Malheureusement, d'un côté les gens ne savent pas lire, de l'autre – ils lisent/déchiffrent des choses qui n'existent pas. Évidemment qu'il m'était difficile d'utiliser l'expression « dans mon pays socialiste », puisque mon pays n'existe pas et il m'est difficile de [ne pas] dire, que dans tous les pays socialistes nous nous rencontrons avec des populations et non pas avec des nations. Les dirigeants décident seuls du destin de tous les autres, et le peuple (...) n'a pas le droit de dire quoi que ce soit ou de changer quelque chose. Mais le supplément naturel au lecteur qui voudrait me lire comme il le faut est [le constat] suivant : je ne glorifie pas la Roumanie, par contre, je me sens tellement honteux pour notre non-existence que je préfère ne pas en parler. Je me souviens des mots de Parménide, que de ce qui n'existe pas, il ne faut pas parler. Je pense que vous devriez lire mon texte de cette manière-là. (Cărdă & Noica 1993 : 14)

Les suggestions de Marino ont rencontré des protestations, en particulier de la part des anciens élèves de Noica, entre autres de Andrei Pleșu qui a contesté le droit de critiquer Noica par des personnes qui n'étaient pas de « grandes personnalités de l'opposition » (Pleșu 1992 : 6).

¹² *Protochronisme* – la conception qui accentue la « primauté » historique des Roumains devant les autres nations et leur contribution à la culture européenne, l'un des éléments de l'idéologie du « national-communisme ». Ce terme fut utilisé pour la première fois par un intellectuel exceptionnel Edgar Papu, tandis que la conception elle-même fut inventée par les idéologues et les propagandistes du parti communiste roumain.

Mis de côté l'aspect démagogique de l'argumentation de Pleșu, il est difficile d'ignorer le fait que l'acquis intellectuel de Noica des années du travail dans l'Académie des Sciences communiste et de ses succès « organisationnels » (la création d'un séminaire à Păltiniș pour quelques dizaines de jeunes gens) inspire le respect et nous oblige à la réflexion que, sans cette initiative-là, le paysage culturel roumain de l'époque aurait été extrêmement pauvre. Noica rafraîchit et enrichit le langage philosophique roumain, il eut un talent admirable pour synthétiser des questions intellectuelles difficiles (ce qui est rare dans les sciences humaines roumaines), il proposait des réflexions originales, en démontrant en même temps une sorte de culte des sources philosophiques. L'organisation d'un séminaire pour les élèves les plus remarquables (comparé par le fondateur lui-même à « une écurie de chevaux de course »), fut sans aucun doute l'une des plus grandes réalisations dans la vie de Noica – ce fanatique de la culture, mais elle ne fut pas la seule ambition du philosophe. En lisant aussi bien ses textes juvéniles que ses textes matures, on a toujours l'impression que le grand objectif visé par lui fut la création de sa propre théorie ontologique qui deviendrait simplement une Théorie.

Devenirea întru ființă c'est-à-dire *le devenir dans l'être*, le concept clé de Noica, est une conséquence logique des tentatives faites encore dès sa jeunesse de concilier la philosophie grecque de l'être (transcendance) et la philosophie allemande de l'esprit (de la transcendance, du *devenir*). Le point de départ de sa réflexion est un désaccord du philosophe sur la vision de l'homme comme « a value-creating, not a good-discovering, being » (Bloom 2008 : 160), et le rejet de la thèse sur l'importance des déterminants matériels dans l'existence humaine. La citation du conservateur américain n'est pas ici accidentelle, puisque la vision du monde de Noica est aussi conservatrice ; Ianoși le considère même comme « traditionaliste convaincu » (Ianoși 2006 : 209). Le philosophe présente sa théorie dans les deux volumes de son traité publié en 1981, *Devenirea întru ființă* [*Le Devenir dans l'être*], dont les parties sont intitulées de manière significative, caractéristique pour Noica : *Încercare asupra filosofiei tradiționale* [*Esquisse sur la philosophie traditionnelle*] et *Tratat de ontologie* [*Traité d'ontologie*].

Le point de départ pour la réflexion est le diagnostic du chaos, dans lequel se trouve le monde moderne, et le moyen supposé à l'aide duquel on peut sortir de la crise serait la redécouverte de la philosophie, qui aurait la priorité devant la religion, la science et la technologie, mais qui n'annulerait pas leur signification. Plus précisément, le remède pour le mal moderne est de trouver l'unité de la transcendance et de la transcendantalité, de *devenir* et d'*être*, par la reconnaissance de la nature dialectique du procès dans lequel l'*être* génère le *devenir*, tandis que le *devenir* intègre à nouveau l'*être*.

Noica examine en détail les « étapes » de ce processus : la subjectivité (le sujet, la personne, « der schöne Mensch »), l'objectivité (la communauté, l'histoire comme *paideia*, le régime idéal), l'absolu (la foi, la religion, l'humanisme) et la raison absolue (la philosophie en tant qu'acte suprême de l'identification de la conscience avec elle-même), en essayant de donner à toutes les considérations le caractère de sa propre théorie ontologique, nécessairement intemporelle et qui n'a rien à voir avec la réalité politique (Ianoși 2006 : 93–96).

Nous ne nous engageons pas à formuler une réponse si Noica parvint à ses fins. Pourtant il nous semble qu'une telle réponse pourrait constituer indirectement l'intérêt de sa théorie dans la Roumanie post-communiste, cependant il est peu spectaculaire.

I. Militaru, cité déjà ci-dessus, fait dans son livre une évaluation sévère des résultats de cet intérêt, en attirant l'attention sur la superficialité du débat philosophique et la domination de l'intérêt pour les enchevêtrements politiques de la biographie de Noica (cf. Militaru 2001, chapitre *Posteritatea lui Constantin Noica*). Nous sommes d'accord avec ce diagnostic à une exception près ; traitée avec dédain par l'auteur (« la discussion banale et plate de chaque livre »), la monographie de Ianoși, marxiste déclaré qui pourtant correspondait intensivement avec Noica et publiait des critiques favorables de ses livres, est à ce jour la seule étude critique sur la pensée philosophique de Noica, étant à la fois fiable, compétente et claire. Malheureusement, dans les cercles intellectuels roumains il y a toujours cette règle selon laquelle il faut écrire/ parler de Noica soit « à genoux », soit – en l'accusant d'infamie – il faut l'ignorer.

Cependant, Noica a laissé une trace indélébile dans l'histoire qui n'a aucun rapport avec les différends autour de sa biographie. Cette trace est inscrite dans la clarté de ses idées, auxquelles il était plutôt toujours fidèle. Ianoși écrit qu'« il n'était ni un démocrate ni un libéral. Il a refusé de reconnaître [le principe de] l'égalité et promouvait l'élitisme », et ailleurs il constate : « Noica est un Européen et un traditionaliste. Il est pro-occidental en ce qui concerne le passé, et anti-occidental quand il s'agit de nos temps » (Ianoși 2006 : 216 et 209). Combien y a-t-il d'intellectuels, de scientifiques, d'écrivains roumains qui pourraient être considérés comme ayant des vues aussi fortes ?

BIBLIOGRAPHIE

- BLOOM Allan, 2008, *The Closing of the American Mind*, New York : Simon & Schuster.
- CÂRDU Petru, NOICA Constantin, 1993, Ultimul interviu al lui Constantin Noica, *Dilema* 31 (13–19.08) : 14–15.
- GORGOI Lucia, 2000, *Friedrich Nietzsche și cultura română interbelică*, Cluj-Napoca : Casa Cărții de Știință.
- IANOȘI Ion, 2006, *Constantin Noica*, București : Ed. Acad. Române.
- LAIGNEL-LAVASTINE Alexandra, 1998, *Filozofie și naționalism. Paradoxul Noica*, București : Humanitas.
- LAIGNEL-LAVASTINE Alexandra, 2002, *Cioran, Éliade, Ionesco. L'oubli du fascisme : trois intellectuels roumains dans la tourmente du siècle*, Paris : PUF.
- MARINO Adrian, 1992, Dosarul Constantin Noica, part. I et II, 22, des 8–14.10 et 15–21.10.1992.
- MIKOLEJKO Zbigniew, 1998, *Mity tradycjonalizmu integralnego : Julius Evola i kultura religijno-filozoficzna prawicy*, Warszawa : Wydawnictwo IFiS PAN.
- MILITARU Ion, 2001, *Constantin Noica și critica Occidentului. O filozofie a istoriei la Constantin Noica*, București : Cartea Românească.
- NOICA Constantin, 1978, *Spiritul românesc în cumpătul vremii. Șase maladii ale spiritului contemporan*, București : Univers.
- NOICA Constantin, 1990 (1944), *Jurnal filozofic*, București : Humanitas.
- NOICA Constantin, 1993, *Despre demnitatea Europei*, București : Humanitas.
- PLEȘU Andrei, 1992, interviu, *Apostrof*, mai 1992.
- TĂNASE Stelian, 1997, *Anatomia mistificării, 1944–1989*, București : Humanitas.
- TOMIȚĂ Alexandra, 2007, *O istorie „glorioasă”. Dosarul protocronismului românesc*, București : Cartea Românească.
- ȚURCANU Florin, 2003, *Mircea Eliade : le prisonnier de l'histoire*, Paris : Découverte.